ศ.๑๑

ท.ฝ.ป.

มหาวิทยาลัย ... ศาสตร์และวัฒนธรรม

๒๐ ก.ค. ๔๕
กรมศิลปากร

แผนกเตรียมปริญญา

๗๔
บี ๒

448.249591
ธ361ฝ

บทเรียนภาสาฝรั่งเสส

สำหรับอ่าน

๑๑๐ ฑ.

พ.๑๒๗.

2946

ค.๑๑

ห้องสมุดคณะรัฐศาสตร์
ค.๙๕
กองทะเบียนบำรุง

แผนกเตรียมปริญญา

ปีที่ ๒

บทเรียนภาสาฝรั่งเสส

สำหรับอ่าน

เลขห้อง 214

เลขหมู่ 448.209591
ว536ง2

ลงทะเบียน

LES CONSEILS DE LA PENDULE

Hier j'étais occupé à faire mes devoirs à la clarté de la lampe. J'étais seul et j'avoue, à ma honte, que j'en profitais pour travailler mollement, le nez en l'air, le regard au plafond. Je fus tout étonné d'entendre une petite voix qui troublait le silence de ma solitude. "Je suis ta pendule, disait-elle, c'est moi qui compte les instants, les secondes, les minutes, les heures qui font les jours, les semaines, les mois, les années. Chaque heure que je sonne ne sonnera plus et ne reviendra jamais. C'est du temps mort, tombé en arrière dans le gouffre immense du passé. Ces moments précieux que je te vois perdre, tu en regretteras plus tard le mauvais mauvais emploi. C'est la première et la dernière fois que je te parle : écoute-moi et suis mes bons conseils"

LA JOURNÉE DE BONS ÉLÈVES.

Le matin, la bonne frappe à la porte du Suda et de Manit, elle apporte le petit déjeuner. Les deux enfants se lèvent, font leur toilette et prennent le petit déjeuner. Après, ils partent pour l'école. Ils arrivent à l'école à 8 heures. Ils saluent le professeur et commencent à travailler. La professeur enseigne le français, l'histoire, la géographie aux élèves. Suda et Manit sont de bons élèves. Ils travaillent bien et ont toujours de bonnes notes. Suda est toujours la première de la classe; Manit est le cinquième ou le sixième. A midi ils prennent le déjeuner à l'école et ils recommencent à travailler l'après-midi. Ils rentrent à la maison à 4 heures de l'après-midi, ils prennent un bain, ensuite ils jouent sur la pelouse avec les enfants de la maison jusqu'à sept heures. C'est l'heure du dîner. On va dans la salle à manger. La

bonne a déjà mis le couvert sur la table. Le serveur apporte les plats de viande, de poisson et de riz. Suda et Manit ont faim parce qu'ils ont joué pendant deux heures. Ils mangent avec un bon appétit, car aujourd'hui la cuisinière a préparé un repas délicieux. Ensuite, ils font les devoirs, étudient les leçons ou écoutent la T. S. F. Quand ils ont sommeil, ils vont se coucher dans leur chambre.

LA THAILANDE.

En Extrême-Orient existe un grand état appelé "La Thaïlande". Ce royaume indépendant est borné au nord par le Loas et le Tonkin, á l'est par l'Annam et le Cambodge, au sud par la presqu'île malaise et enfin à l'ouest par la Birmanie. La superficie totale est de 560,000 kilomètres carrés.

Thaïlande est surtout un pays agricole; cependant l'industrie commence à se développer à pas de géant. Le pays est une vaste plaine fertile ou l'on cultive le riz, le poivre, le café et le tabac. A l'ouest et au sud, il y a des plateaux et des montagnes où abondent des minerais. Au sud se trouve le golfe de Thaïlande. La pêche y est très prospère. Le climat est doux, parfois chaud. Il n'y a, à proprement dit, que deux saisons: la saison sèche et la saison humide. Du mois de Mai au mois d'Octobre, c'est la

saison de pluie qui favorise l'agriculture; du mois de Novembre jusqu'à la fin de Janvier, il fait frais et parfois, froid mais la température n'est jamais descendue au-dessous de 15 degrés 5centigrades au dessus de zéro; à partir de Février il commence à faire chaud jusqu'au mois d'Avril.

La population s'élève à plus de seize millions d'habitants. La capitale, Bangkok, compte à elle seule près d'un million d'habitants. A part Bangkok, Ayudthia, Chieng Mai, Loburi, Petchburi sont de grandes et très jolies villes célèbres par leurs monuments historiques. La Thaïlande est un pays très pittoresque par ses jolies sites. Dans le nord, de jolies routes à travers les montagnes attirent chaque année des touristes innombrables. Partout, dans le pays, les canaux sillonnent sous l'ombrage des arbres constamment verts. Les monuments et les pagodes au style thaï ancien peuvent être classés parmi les merveilles du monde.

UTILITÉ DES VÊTEMENTS

Les vêtements sont pour nous d'une utilité considérable. Ils nous préservent contre la chaleur et le froid et protègent notre corps contre la poussière, les microbes et tout ce qu'il y a de malpropre. Dans les pays froids, on emploie surtout des vêtements de laine; tandis que pour les pays où la chaleur est excessive les vêtements en soie ou en toile suffissent.

On trouve encore, à notre époque, des gens à moitié nus chez les peuples non civilisés. Ceux-ci sont encore à l'état sauvage et vivent dans les jungles ou dans les déserts.

Les gens civilisés se couvrent de la tête au pieds, les hommes mettent un chapeau sur la tête, une chemise avec un col et une cravate nouée autour du cou. Ils mettent un veston et un pantalon; aux pieds, ils mettent les chaussettes et les souliers. En certaines occasions,

lss gants sont nécessaires. Les femmes portent un chapeau, une robe qui peut être remplacée par une blouse ou une jupe, des bas et des souliers.

Bien des gens sortent sans chapeau ou sans cravate ou bien ils mettent les souliers sans mettre les chaussettes; cette façon de s'habiller n'est pas du tout correcte. Si, ainsi habillé, vous êtes en visite chez quelqu'un, le maître de la maison trouvera que vous lui manquiez de respect et peut-être ne vous recevra-t-il pas du tout. Les personnes dont les vêtements ne sont pas au complet ou laissent à désirer, sont mal vues et méprisées des autres. L'étranger, visitant un pays, juge dès la première vue les habitants par leurs vêtements. Donc les vêtements tiennent une certaine place dans l'honneur du pays. Nous voulons être honorés respectés; une des premières choses à faire est de nous habiller convenablement.

LE CHANT DE L'ELECTEUR PAUVRE

Un bon citeyen doit toujours voter librement et suivant sa conscience pour le candidat qu'il estime le meilleur.

Des hommes ambitieux savaient que je suis pauvre, et ils ont cru que je serais vil! Ils m'ont jugé d'après eux et leurs semblables.

Ils m'ont offert de l'argent, ils m'ont offert des places en échange de mon vote; oui, mes enfants, de mon vote!

Honte, honte aux hommes sans honneur qui ont voulu acheter ma conscience.

Mon vote!.....Mais mon vote est-il donc à moi, pour que j'en fasse une marchandise à mon profit.

Non. Je dois mon vote à la patrie.

Je donnerai mon vote non pas au plus riche ni au plus puissant, mais au plus capable

et au plus digne, à celui qui veut le bien et l'honneur du pays.

C'est le devoir de tout bon citeyen, entendez-vous, mes enfants?

Si je manquais jamais à ce devoir, comment oserais-je regarder mes fils en face?

Comment leur dirais-je: " Mes enfants, voici le droit chemin!" tandis que, jour et nuit, ma conscience me reprocherait mon crime; oui, mes enfants, mon crime contre la patrie!

LE MAÎTRE ET L'ÉCOLIER

"Qu'il fait sombre dans cette classe!
Rien qu'un mur gris, un tablean noir,
Et puis toujours la même place,
Et toujours le même devoir!
Toujours, toujours ce même livre,
Et toujours ce même cahier!
Peut-on appeler cela vivre?
Moi, je l'appelle s'ennuyer!"
Ainsi parlait, dans son école,
Un petit écolier mutin.
Le maître alors prit la parole
Et lui dit: "Quoi! chaque matin,
Toujours de cette même chaire
Répéter la même leçon,
Enseigner la même grammaire
A ce même petit garçon,
Qui reste toujours, quoi qu'on fasse,
Ignorant, distrait, paresseux!
Lequel devrait, dans cette classe,
S'ennuyer le plus de nous deux?"

LETTRE D'UN ÉLÈVE À SON PROFESSEUR.

Prachuab, 15 Octobre 8484.

Cher Monsieur,

Je vous écris pour vous donner de nos nouvelles, comme je vous l'ai promis. Mais je ne voudrais pas que vous croyiez que je négligerais de vous écrire si je n'étais pas lié par une promesse.

En vérite, nous vous regrettons tous ici, même Prasert, qui va tous les jours reniffluer et pleurnicher à la porte de votre chambre, même Prasit, qui vous a donné tant de mal au mois d'Août. Mon père m'a confié votre lourde succession auprès de mon cadet, mais mon élève trouve sans doute avec raison que je ne sais pas lui expliquer les choses difficiles et que "Je me sers tout le temps de grands mots qui

ne veulent rien dire, tandis qu'avec vous tout était bien plus simple et plus clair." Je pense que papa vous demandera de vous occuper encore un peu de lui lorsque nous serons tous rentrés à Bangkok.

Quant à moi, je vous suis profondément reconnaissant de tout ce que vous m'avez appris. Il me semble qu'avant de vous connaître, j'apprenais surtout avec ma mémoire et que les choses se reflétaient seulement à la surface de mon esprit. J'espère que grâce à vous je ferai une excellente première. Si je réussis à passer mon baccalauréat, ce sera en grande partie votre œuvre. Mais le succès aux examens importe moins que ma formation intellectuelle qui aura si heureusement été influencée par vous.

Je suis chargé de rappeler toute la maisonnée à votre bon souvenir et mon frère et moi vous prions, cher Monsieur, d'agréer l'expression de notre effectueuse gratitude.

Manit.

LETTRE A UN MAÎTRE D'HÔTEL AU SUJET D'UNE VILLA A LOUER.

Bangkok, 30 Mars 2484.

Monsieur,

J'ai l'intention de passer deux mois à Hua Hin, 15 Avril au 15 Juin et je me permets de vous demander de bien vouloir me faire envoyer un liste de villas meublés disponibles à cette époqne avec les prix de location.

Il me faudrait une villa contenant au moins quatre lits et située aussi prés que possible de la mer sans être trop éloignée du marché et des magasins d'approvisionnement.

Je ne voudrais pas payer plus de 260 ticaux au maximun pour les deux mois de location, et j'espère que vous pourrez m'indiquer des villas à un prix sensiblement inférieur.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, mes bien sincères salutations.

Prasob.

LETTRE D'ACCEPTATION DU PRIX DE LOCATION D'UNE VILLA.

Bangkok, 11 Avril 2484.

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre du 7 courant et j'en accepte tous les termes. Puisque nous sommes maintemant d'accord, je vous annonce notre arrivée, sauf contre ordre pour le 15 au matin par l'express de Hua-Hin de 7 heures précises.

Je vous serais obligé de vous faire envoyer à la gare une voiture ou au moins un commissionnaire pous les bagages, si nous risquons de n'en pas trouver facilement, et de nous prévoir un déjeuner à midi. Pour les autres achats, la bonne aura le temps de s'en occuper dans la l'après-midi, à moins que le train n'ait beaucoup de retard.

Comme couvenu, je vous envoie ci-inclus un chèque barré de 150 Ticaux sur la Banque Nationale, somme représentant le prix de location pour le premier mois, et je vous règlerai le montant du second mois le 15 Juin.

Veuillez recevoir, Monsievr, mes bien sincères salutations.

Pradit.

LE VOLEUR ET LE JUGE.

Un certain juge, en entrant un jour dans la cour, parlait avec un ami qui lui demanda l'heure. Le juge mit la main dans sa poche et trouva à son grand étonnement que sa montre avait disparu. "Je n'ai pas ma montre sur moi," dit-il; "Je l'ai laissée sans doute sous mon oreiller." En disant ces mots, le juge passa à travers la foule qui se trouvait autour de la porte, entra dans la cour, s'assit et ne pensa plus à sa montre. Lorsqu'il rentra chez lui, le soir, il dit à sa femme d'envoyer la bonne chercher sa montre dans la chambre à coucher. "Mais, mon cher," répondit-elle, "ta montre, je te l'ai déjà envoyée il y a cinq heures!" "Impossible! Tute trompes, ma chérie!" "Si," répondit-elle, "Je l'ai donnée à l'homme que tu las envoyé la chercher. Peu de temps après ton départ ce matin, un homme demanda à me parler. Il portait un

dindon superbe, et il dit que tu l'avais acheté en route, et que tu l'avais envoyé chercher ta montre que tu avais laissée sous ton oreiller. Je la lui ai donnée naturellement, et il s'en est allé." "Mais, mon Dieu," s'écria le juge, "je n'ai jamais envoyé chercher ma montre. C'était un voleur et je ne reverrai jamais plus ma montre." Enfin, le juge résolut d'inviter quelques-uns de ses confrères à dîner le lendemain pour jouir de l'excellent dindon, et il rentra le soir accompagné de plusieurs amis. "Mille félicitations, mon cher," s'écria sa femme; "j'ai été enchanté d'apprendre qu'on a retrouvé ta belle montre." "Comment!" dit le juge, "je n'en sais rien: que veux-tu dire?" "Eh bien," dit-elle, "vers midi un homme est arrivé tout essoufflé et m'a dit que le voleur venait d'être arréte et que tu avais envoyé chercher le dindon."

L'OGRE.

Deux petits garçons de la ville s'étaient égarés au fond d'une vaste forêt. Force leur fut de passer la nuit dans une auberge isolée et de mauvaise apparence.

Vers minuit, ils entendirent parler dans une chambre voisine de celle où ils se trouvaient. Tous deux appliquèrent l'oreille à la muraille pour écouter ce qu'on disait. Ils entendirent distinctement ces paroles;

"Femme, tu auras soin d'écurer le chaudron, demain de bon matin; car je veux couper la gorge à nos deux petits citacins."

Les pauvres enfants faillirent mourir de peur en entendant le maître de la maison parler de la sorte et ils se dirent tout bas l'un à l'autre:

"Cet homme est assurément un ogre."

En disant ces mots, ils s'approchèrent de la fenêtre et sautèrent dans la cour pour se sauver.

Mais à leur grande terreur, ils trouvèrent la porte fermée.

N'ayant aucun moyen d'échapper, ils se glissèrent dans le trou aux porcs et y passèrent le reste de la nuit dans une anxiété impossible à décrire.

Aux premières lueurs du matin, le maître de la maison entra dans la cour, ouvrit le trou aux porcs, se mit à aiguiser son couteau et s'écria :

"Allons, mes petits gars, sortez de là, car votre dernière heure est venue."

Les deux enfants poussèrent un cri lamentable et supplièrent à deux genoux l'homme de ne pas leur ôter la vie. Fort étonné de les trouver dans l'étable à porcs, celui-ci leur demanda s'ils le prenaient pour un ogre.

Les petits garçons lui répondirent, en pleurant à chaudes larmes :

"N'avez-vous pas dit vous-même, cette nuit,

à votre femme que vous nous couperiez la gorge ce matin?"

Alors l'aubergiste s'écria:

"Oh! les petits insensés que vous êtes! Ce n'est pas à vous que je pensais dans ce moment-là. Je voulais parler de mes deux cochons de lait, que j'appelais par badinage mes petits citadins, parce que c'est dans la ville que je les ai achetés. Mais voilà ce qui arrive quand on écoute aux portes et aux murailles."

SCHMID.

LE SIFFLET.

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allais tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles, mais, charmé du son d'un sifflet, que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et donnai volontiers, en échange, tout mon argent.

Revenu chez moi, fort content de mon achat, sifflant par toute la maison, je fatiguai les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais sifflet, me dirent que je l'avais payé dix fois plus qu'il ne valait.

Alors ils me firent penser au nombre de choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus sage; ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai

de dépit ; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet ne m'avait causé de plaisir.

Ce petit événement ne me fut pas inutile dans la suite, et j'en gardai une profonde impression ; aussi, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : "Ne donnons pas trop au sifflet", et j'épargnais mon argent.

FRANKLIN.

LE LIÈVRE ET LE SINGE.

Un lièvre et un singe cheminaient côte à côte. Tout à coup le lièvre dit au singe :

"Je parie que tu ne restes pas une heure sans te gratter.

— Je tiens le pari, répondit le singe, mais à une condition, c'est que pendant le même temps, toi, tu t'abstiendras de tourner la tête à droite et à gaughe."

Chose convenue. Voilà le lièvre et le singe qui continuent ansemble leur chemin.

Au bout de quelque temps, le singe avait bien envie de se gratter, mais le lièvre l'observait et il était très gêné. Alors, il se mit à chercher dans sa tête comment il pourrait bien se tirer d'affaire sans perdre son pari.

"Dis donc, ami lièvre, fait-il après un moment, vois-tu ce champ là-bas?

— Oui.

— Eh bien, mon cher, là je me suis battu l'an dernier. De ce côté-là il y avait les ennemis, ils étaient très nombreux, ils nous tiraient dessus, si tu avais vu ça....Ainsi moi, j'ai reçu des balles....Tiens, j'en ai reçu une ici, puis encore ici, j'en ai reçu une là, puis encore une autre là."

Et, tout en racontant, le singe portait la main sur son corps, ici, là'et là encore et, sans en avoir l'air, il satisfaisait sa manie de se gratter.

"C'est curieux, fit le lièvre, en s'arrêtant: moi j'étais justement du côté de l'ennemi. Mais c'est vous qui nous tiriez dessus! Ah! mon ami, il en pleuvait des balles! Mais je n'ai rien attrapé, je les évitais, et pour cela, je sautais comme ceci, tantôt à droite; je sautais comme cela, tantôt à gauche."

Et, en racontant, le lièvre, tout à son aise, satisfaisait lui aussi sa manie de tourner la tête.

Morale.— Il est bien difficile de se débarrasser d'une mauvaise habitude.

HENRI TUROT.

LA PORTE OUVERTE.

Je me souviens, qu'étant à la compagne, j'eus en exemple de ces petites pertes qu'un ménage est exposé à supporter par sa négligence. Faute d'un loquet de peu de valeur, la porte d'une basse-cour, qui donnait sur les champs, se trouvait souvent ouverte. Chaque personne qui sortait tirait la porte; mais n'ayant aucun moyen extérieur de la fermer, la porte restait battante. Plusieurs animaux de basse-cour avaient été perdus de cette manière.

Un jour, un jeune et beau porc s'échappa et gagna les bois. Voilà tous nos gens en campagne: le jardinier, la cuinière, la fille de basse-cour sortirent de leur côté, en quête de l'animal fugitif. Le jardinier fut le premier qui l'aperçut en sautant un fosse pour lui barrer le passage, il se fit une dangereuse foulure qui le retint plus de quinze jours dans son lit.

La cuisière trouva brûlé du linge qu'elle avait abandonné près du feu pour le faire sécher, et la fille de basse-cour ayant quitté l'étable sans se donner le temps d'attacher les bestiaux, une des vaches, en son absence, cassa la jambe d'un poulain qu'on élevait dans la même écurie.

Les journées perdues du jardinier valaient bien 60 francs, le linge et le poulain en valaient bien autant: voilà donc en peu d'instants, faute d'une fermeture de quelques sous, une perte de 120 francs, supportée par des gens qui avaient besoin de la plus stricte économie, sans parler ni des souffrances causées par la maladie, ni de l'inquiétude et des autres inconvénients étrangers à la dépense. Ce n'étaient pas de grands malheurs ni de grosses pertes: cependant quand on saura que le défaut de soin renouvelait de

หอสมุดแห่งชาติ

pareils accidents tous les jours, et qu'il entraîna finalement la ruine d'une famille honnête, on conviendra qu'il valait la peine d'y faire attention.

J. B. SAY

UN CAPRICE D'ENFANT GÂTÉ

Une dame avait un fils, et craignait si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il était devenu un petit tyran, et entrait en fureur à la moindre résistance qu'on osait faire à ses volontés les plus bizarres.

Le mari de cette dame, ses parents, ses amis, lui représentaient qu'elle perdait ce fils chéri: tout cela était inutile.

Un jour qu'elle était dans sa chambre, elle entendit son fils qui pleurait dans la cour: il s'égratignait le visage de rage, parce qu'un domestique lui refusait une chose qu'il voulait.

"Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il vous demande: obéissez-lui tout de suite.

—Par ma foi, Madame, lut répondit le

valet, il pourrait crier jusqu'à demain, qu'il ne l'aurait pas."

A ces mots, la dame devint furiense, et prête à tomber en convulsions; elle court, et passant dans une salle où était son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, et de mettre dehors l'impudent qui lui résiste,

Le mari, qui était aussi faible pour sa femme qu'elle l'était pour son fils, la suit en levant les épaules, et la compagnie se met à la fenêtre pour voir de quoi il est question.

"Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désobéir à Madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande!

— En vérité, Monsieur, dit le valet, Madame n'a qu'à le lui donner elle-même; il y a un quart d'heure qu'il a vu la lune dans un seau d'eau, et il veut que je la lui donne."

A ces paroles, la compagnie et le mari ne purent retenir de grands éclats de rire ; la dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi, et fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea et parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade et volontaire.

Morale : Bien des mères auraient besoin d'une pareille leçon.

BÉRENGER.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: "Mes chers amis,

Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du celeste courroux:
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi
qne moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
—Sire, dit le renard, vous êtes trop bon
roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse,
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte
espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur
fttes, seigneur.
En les croquant, beaucoup d'honneur;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puis-
sances

Les moins pardonnables offenses;
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simplen
mâtins,
Au dire de çhacun, étaient de petits saint
L'âne vint à son tour, et dit: "J'ai
souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je
pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de mamn
langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il fa
parler net."
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva pa
sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mah
Ce peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine.

LA ROCHEFOUCAULD

I. PORTRAIT
LA ROCHEFOUCALD PEINT
PAR LUI-MÊME.

(En 1659 les familiers du Luxembourg, où Mlle de Montpensier, la (grande Mademoiselle) tenait cercle, firent hommage à celle-ci d'un livre intitulé Recueil des portraits en vers et en prose, dédié à S. A. R. La mode était alors aux portraits et dans le salon de Mlle de Montpensier, c'était un divertissement que d'en composer. La Rochefoucauld fit lui-même le sien.)

Je suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petite et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché de dire de quelle sorte j'ai le nez fait,

car il n'est ni camus ni aquilin, ni gros, ni pointu, au moins à ce que je crois : tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillqées. J'ai les dents blanches et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me regarder dans le miroir pour savoir ce qu'il en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger.

Pour le tour du visage, je l'ai ou carré, ou en ovale; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête.

J'ai quelque chose chagrin et de fier dans la mine; cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois

point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est.

J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait; car je me suis assez étudié pour me bien connaître et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre

que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre qne j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté

de le dire; car à quoi bon façonner là-dessus? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente, et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on en dit. Pour moi, je a suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un

des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers; et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce coté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit; car, de cette sorte, on

réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit; et des réflexions que l'on fait, il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer: mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur; et lorsqu' on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme, que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir

sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : on ne m'a jamais vu en colère, et e n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant

il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et crois effectivement que l'on doit tout faire jusqu' à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde: mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple, qui n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis; et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérets aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs: seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai naturellement fort peu de curiosités pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis et je m'en suis fait pour ma vie une obligation indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine.

Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes: on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous et il me semble outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent.

DÉFENSE NATIONALE.

C'est un devoir pour tout citoyen thaı, bien portant de servir son pays. Actuellement le service militaire de la Thaïlande est obligatoire pous tous ceux qui sont reconnus aptes et à l'âge depuis vingt et un ans jusqu'à trente ans. Auparavant les troupes étaient peu nombreuses et se recrutaient parmi les engageants. Beaucoup de jeunes gens étaient dispensés du service militaire en se faisant remplacer; "on achetait un homme".

Quand un jeune homme quitte sa famille, ses amis, ses travaux pour accomplir le service militaire, il faut qu'il comprenne bien que ce n'est pas pour son plaisir, mais c'est pour défendre à l'occasion sa patrie contre l'ennemi et pour assurer la prospérité des affaires et la tranquillité de tous. Il doit être prêt à faire le sacrifice de sa vie.

214
408·249591
A 361 2

Le service militaire a pour but, en temps de paix, de développer les qualités de discipline. Le vie du régiment peut sembler parfois au soldat un peu dure, mais elle est nécessaire. La discipline du soldat doit se manifester par une prompte obéissance, l'amour de l'ordre, le courage. En temps de guerre, par une fidélité inviolable aux ordres qui lui sont confiés Sa devise doit être: plutôt mourir quede se rendre.

Faisons-nous une haute idée du devoir militaire; préparons notre intelligence et notre volonté en ce but, nous serons ainsi tous prêts à accomplir vaillamment nos devoirs de soldat.

D'autre part que deviendraient notre pays, notre indépendance, si nous n'avons pas une armée capable de nous faire respecter par les peuples voisins. Il nous faut donc aux prix d'énormes sacrifices, entretenir une armée nombreuse et bien disciplinée.

Le ministre de la défense se charge de la

direction supréme de toute l'armée! il organise et prépare les moyens de défense, il désigne tous les chefs militaires.

En autre n'oublions pas les gendarmes nous avons encore un autre corps qui est en quelque sorte auxiliaire de l'armée, c'est la gendarmerie. Elle est une partie de la force publique, spécialement chargée de maintenir l'ordre dans le pays, c'est elle surtout qui veille à la sûreté publique et à l'exécution des lois, qui protègent la vie et la propriété de chacun. Les gendarmes arrêtent les malfaiteurs et les livrent à la justice.

SYSTÈME MÉTRIQUE.

On mesure les longueurs avec le mètre. Le décimètre est dix fois plus petit que le mètre. Le centimètre est cent fois plus petit. Le millimètre est mille fois plus petit.

Le mètre est contenu quarante millions de fois dans le tour de la terre. Les hommes très grands ont presque deux mètres de hauteur. Un décimètre est comme la largeur de la main d'un homme. Un centimètre est comme la moitié de la largeur d'un doigt.

Dix mètres font un décamètre; mille mètres, un kilomètre; dix mille mètres, un myriamètre.

Un are est un carré qui a dix mètres de côté; l'étendue des terrains s'exprime en ares et en hectares. 100 ares forment un hectare.

Quand les bûches à brûler ont un mètre de longueur, en les entassant sur un mètre de largeur et de hauteur, on obtient un stère.

Une boîte en forme de cube, ayant un décimètre de coté, s'appelle litre.

LES MÉTAUX

Sans la découverte et l'emploi des métaux, l'homme serait resté dans l'état misérable où se trouvent encore quelques peuplades sauvages de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. Le fer est, de tous les métaux, le plus utile à l'homme; par un bienfait de la nature, c'est celui qui se rencontre le plus fréquemment dans presque tous les pays. L'or et l'argent, comparativement au fer, ne seraient presque d'aucun prix, si l'on n'était convenu d'employer ces métaux comme signes représentatifs des richesses, et comme un moyen d'échange, en les convertissant en monnaie.

Les métaux se trouvent enfouis dans la terre, quelquefois purs, mais le plus souvent mêlés avec d'autres corps dont on les dégage par des procédés chimiques. Ordinairement ils sont loin d'offrir, avant le travail de l'homme,

l'aspect sous lequel nous sommes accoutumés à les voir. Ainsi le minéral dont on retire le fer est le plus souvent une matière compacte, rougeâtre, facile à réduire en poudre.

L'or, l'argent, le platine, le cuivre et le fer s'étendent aisément en lames et en fils; l'étain et le zinc sont moins ductiles, c'est-à-dire qu'ils prennent moins aisément la forme qu'on veut leur donner; le plomb est très mou; le bismuth, l'antimoine et l'arsenic sont cassants; le mercure ou vif-argent est liquide et susceptible de bouillir et même de se résoudre en vapeur; il faut un très grand froid pour lui faire perdre sa fluidité et le rendre dur comme les autres métaux.

Le platine est très difficile à fondre: c'est le plus pesant des métaux.

L'or est celui qui s'altère le moins à l'air. L'arsenic et le cuivre sont de violents poisons. C'est pour cette raison qu'il faut entretenir une couche d'étain dans les vases de cuivre employés à préparer les aliments. Le fer étamé s'appelle fer-blanc.

LE FEU.

Le feu n'est guère moins utile que l'eau et l'air. Sans le feu, l'homme ne pourrait exister dans les pays très froids, tels que la Sibérie, une grande partie de la Russie et de l'Amérique septentrionale; il vivrait même avec peine dans les climats tempérés, puisqu'il ne pourrait ni cuire ses aliments, ni forger les métaux, etc. Le feu n'existe naturellement que dans les volcans en éruption, ou dans les corps enflammés par la foudre, ou dans ceux que la fermentation finit par embraser. Aucun animal ne sait produire du feu pour ses besoins.

L'homme seul a su inventer les moyens de s'en pourvoir. Les sauvages allument du feu en frottant rapidement deux morceaux de bois, l'un contre l'autre. Si l'on frappe vivement un caillou avec de l'acier, les parcelles d'acier qui

se détachent brûlent dans l'air et enflamment l'amadou sur lequel on les reçoit.

Les vastes forêts qui couvrent la surface de la terre suffiront longtemps à nos besoins; et la nature nous conserve dans son sein d'immenses provisions de charbon de terre, que l'on commence partout à exploiter avec succès. Ces mines de charbon de terre sont le produit d'antiques forêts et de débris de végétaux que les révolutions du globe ont enfouis dans la terre.

Le feu cause souvent les plus cruels désastres dans les fermes et dans les maisons, si l'on ne prend pas continuellement les plus grandes précautions pour s'en préserver.

LE COCHE ET LA MOUCHE

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femme, moine, vieíllards, tout était descendu;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chévaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire:
Il prenait bien son temps! une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut;
"Respirons maintenant! dit la mouche aussitôt:
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Cà, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine."
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

(La Fontaine.)

ÉDUCATION.

L'Empereur Meizi fit publier, en 1890, le célèbre Rescrit sur l'Éducation, établissant l'enseignement moral de la nation nipponne sur une base ferme. En voici la teneur:

A Nos sujets:

"Nos Ancêtres Impériaux ont établi l'Empire sur une base large et impérissable et Ils ont profondément et solidement implanté la Vertu dans notre Patrie; Nos sujets, constamment unis dans les sentiments de loyauté et de piété filiale, en ont d'âge en âge illustré la beauté. Telle est la grandeur du caractère fondamental de Notre Empire, telle est aussi la source de Notre éducation. Vous, Nos sujets, soyez fils pieux, frères affectionés, époux unis, amis sincères vivez modestement et avec modération; étendez votre bienveillance à tous; adonnez-vous à la

science et pratiquez les arts, et, par là, développez vos facultés intellectuelles et cultivez vos facultés morales; de plus, travaillez pour le Bien Public et les intérêts de la Communauté; respectez toujours la Constitution et observez les lois; si un jour les circonstances le demandent, offrez-vous courageusemment à l'État; vous défendrez et maintiendrez ainsi la prospérité de Notre Trône Impérial, comtemporain du Ciel et de la Terre. De la sorte, non seulement vous vous montrerez Nos bons et fidèles sujets, mais encore vous ferez briller les plus hautes traditions de nos aïeux.

"La Voie exposée ici est, en effet, la Doctrine que nous ont léguée Nos Impériaux Ancêtres, pour être observée aussi bien par Leurs Descendants que par Leurs sujets, infaillible en tout temps et vraie en tout lieu. C'est Notre vœu de la prendre à cœur en toute

révérence, de concert avec vous, Nos sujets, afin que nous puissions tous attteindre à la même Vertu."

(Extrait du livre "Japon".)

DEMAIN....!

"Je labourerai mon champ demain, disait Jeannot; il ne faut pas perdre de temps, car la saison s'avance, et, si je négligeais de cultiver ce dhamp, je n'aurais point de blé, et par conséquent point de pain."

La lendemain arriva. Jeannot était debout dès l'aurore: il songeait déjà à prendre sa charrue, lorsqu'un de ses amis vint l'inviter à un festin de famille. Jeannot hésita d'abord; mais, en y réfléchissant, il se dit: "Un jour plus tôt ou plus tard, ce n'est rien pour mon affaire, et un jour de plaisir perdu l'est pour toujours". Il alla au festin de son ami.

Le lendemain il fut obligé de se livrer au repos; car il avait un peu trop bu, un peu trop mangé, et il avait mal à la tête et à l'estomac. "Demain nous réparerons cela," dit-il en lui-même.

Demain vint; il plut. Jeannot eut la douleur de ne pouvoir sortir de la journée.

Le jour suivant, le soleil était beau, et Jeannot se sentait plein de courage; malheusement son cheval était malade à son tour. Jeannot maudit la pauvre bête.

Le jour suivant était un jour de fête. On ne pouvait se livrer au travail; on allait entrer dans une nouvelle semaine, et en une semaine on expédie bien de la besogne.

Il commença par aller à une foire des environs; il n'avait jamais manqué d'y aller: c'était la plus belle foire à dix lieues à la ronde. Il alla ensuite à la noce d'un de ses plus proches parents; il alla même à un enterrement; enfin il s'arrangea si bien que, lorsqu'il se mit à labourer son champ, la saison de semer était passée: aussi n'eut-il rien à récolter.

BLANCHARD.

LA CHUTE D'UN GLAND

Au pied d'un chêne, et sur un vert gazon,
Se reposait une belette ;
Quand un gland, détaché par un froid aquilon,
Vint tomber à plomb sur sa tête.
Elle s'éveille, et, tremblante d'effroi,
De ce lieu dangereux s'enfuit à perdre haleine,
Criant aux rats des champs, qu'elle regarde à peine :
"Là-bas, là-bas, vient de tomber sur moi
La branche énorme d'un gros chêne."
Le rat n'eut garde d'aller voir.
Il dit à deux lapins broutant sur la colline
Qu'un gros chêne venait de choir
Sur la belette sa voisine.
Les lapins, en le racontant,
Y mêlent les éclairs et le feu du tonnerre.
Un écureuil, qui les entend,
Y joint un tremblement de terre.

Bref, les faits, les détails, l'un par l'autre appuyés,
S'étaient le lendemain si bien multipliés,
Qu'à trente milles à la ronde
Tous les animaux effrayés
Dans la chute d'un gland voyaient la fin du monde.

VIENNET.

LA THAÏLANDE ET SES ATTRAITS.

Le Royaume de la Thaïlande est un vaste pays situé dans le Sud-Est de l'Asie. Sa superficie totale est de 620.000 kilomètres carrés. Ses habitants se donnent le nom de "*Thaï*", qui veut d'où l'appellation "*Muang Thaï*": *le pays des* dire *libre, hommes libres.* La population de la Thaïlande s'élève actuellement à 18 millions d'habitants.

La religion officielle de la Thaïlande est le bouddhisme.

Le Gouvernement ne s'oppose en aucune manière au développement des autres religions en Thaïlande. Le Christianisme, l'Hindouïsme, l'Islamisme, etc., s'y pratiquent donc en toute liberté. En fait, la Thaïlande a toujours été un pays de tolérance religieuse.

La fête nationale de la Thaïlande est le 10 décembre, jour commémoratif de la proclamation de la Constitution.

Le Royaume de la Thaïlande a été une monarchie absolue jusqu'au 24 juin 1932, date à laquelle a été institué le régime constitutionnel actuel, suivant lequel la souveraineté émane de la Nation Thaïe entière. Cette souveraineté est pratiquement exercée par le Roi, chef de la Nation. Il est assisté d'un Conseil des Ministres et d'une Assemblée des Représentantss du Peuple. Le Pouvoir judiciaire est exercé par des Tribunaux dûment organisés selon les principes modernes.

HISTOIRE

Au cours des âges, la Nation Thaïe a grandi en toute indépendance, et sa vigueur s'est affirmée au cours des luttes qu'elle a dû soutenir pour sauvegarder cette indépendance. Le maintien de l'indépendance nationale est en quelque sorte le but sacré de tous les Thaïs. Ils en sont trés jaloux. Cependant, ils n'ont jamais eu de visées impérialistes au détriment de leurs voisins ou des peuples étrangers avec lesquels ils ont été en relations au cours de leur histoire.

Ils n'ont jamais manqué d'accorder à tous les étrangers sans exception une hospitalité devenue légendaire, En retour, ils profitent de leurs relations internationales pour adapter à leur pays et suivant leurs besoins des méthodes modernes de gouvernement et d'administration.

Alors que l'histosre du peuple Thai remonte

à plusieurs milliers d'années, la partie qui s'en est déroulée dans les limites de la Thaïlande actuelle ne commence qu'en 1257 après J.-C., date à laquelle le peuple Thaï se libéra de la souveraineté des Khmers et fonda un royaume à Sukhodai. Le premier héros de l'histoire Thaïe, héros dont le nom vit encore dans la mémoire de tous les Thaïs, est le Po Khun Ram Kamhæng ou Phra Ruang. Ce fut lui qui conquit toute la vallée du fleuve Chao Phya (Ménam) et la Péninsule Malaise.

*A*vant l'arrivée des Thaïs, la Thaïlande, comme toutes les autres régions de l'Indochine, était principalement sous l'influence de la civilisation hindoue apportée par les Khmers. Comme tous les grands conquérants, le Roi Ram Kamhæng favorisa le développement de cette civilisation dans son royaume tout en l'adaptant de manière à lui donner un caractère national.

Il invita un savant prêtre de Nagor Srithamraj à venir prêcher au peuple de Sukhodai la doctrine Hinayana ou bouddhisme du Sud, qu'il adopta ensuite comme religion officielle, tout en ayant soin de ne proscrire ni la doctrine Mahayana ou bouddhisme du Nord, ni le brahmanisme que les Thaïs pratiquaient alors.

*L'*Art Thaï fut développé, mais les formes artistiques khmères furent sauvegardées et demeurèrent intactes.

*L'*esprit d'adaptation aux conditions nouvelles et de tolérance religieuse ne cessa, en effet, d'inspirer pendant tout son régne le Roi Kamhaeng et son noble exemple a toujours été et est encore suivi.

*A*ucun des rois de sa dynastie qui lui succédèrent ne put l'égaler ni dans l'art de faire la guerre, ni dans la science de l'administratiōn. Après avoir brillé pendant un siècle, Sukhodai fut éclipsée: une nouvelle dynastie Thaïe monta

sur le trône et transporta la capitale du Royaume à Ayudhya en 1350. Alors commença pour Ayudhya une période de splendeur qui dura 417 ans.

L'expansion de son territoire amena la Thaïlande jusqu'aux frontières de puissants voisins: les Birmans. Ceux-ci envahirent la Thaïlande et menacèrent son indépendance. De grandes guerres eurent lieu entre les deux pays et ce fut au cours de ces guerres que le roi Naresuan, qui descendait de Phra Ruang du côté maternel, se révéla comme un autre héros national, dont la grandeur ne fut pas moindre que celle de Phra Ruang lui-même. Par sa victoire décisive sur les Birmans en 1592, la Thaïlande fut libéré et son territoire agrandi dans des proportions telles qu'il ne les a jamais dépassées au cours de toute son histoire.

En 1767, la Thaïlande fnt de nouveau envahi par les Birmans et ce fut à ce moment

que la glorieuse ville d'Ayudhya fut réduite en cendres et que la période dite d'Ayudhya se termina.

*P*eu après la capitulation, la Thaïlande reconquit encore une fois son indépendance grâce à un chef valeureux, connu sous le nom de Taksin, qui rassembla les debris de l'armée Thaïe, livra batailleet mit en déroute les envahisseurs.

*I*l fut par la suite proclamé roi de la Thaïlande. Ce grand homme d'État fonda une nouvelle capitale à Dhonburi, en face de Bangkok, sur la rive droite du fleuve Chao Phya. Populairement connu aujourd'hui sous le nom de Roi de Dhonburi, Phya Taksin est considéré par les Thaïs comme leur troisième héros national. La période de Dhonburi prit fin avec la mort tragique de ce Roi.

*A*lors, le pouvoir passa à une nouvelle

dynastie et une nouvelle capitale fut fondée à Bangkok, en 1782, par le Roi Phra Buddha Yod Fa qui, avec l'aide de son frère, mit la Thaïlande sur le chemin de la paix et de la prospérité.

Cette dernière dynastie, la dynastie Chakri, est celle qui règne encore sur la Thaïlande à l'heure actuelle.

RELATIONS EXTÉRIEURES

La première nation entrée en relations avec la Thaïlande est la Chine. Des documents établissent que Pho Khun Ram Khamhaeng, le célèbre roi de Sukhodai, est allé deux fois en Chine, en 1264 et en 1300. Depuis ce temps, des relations amicales ont toujours existé sans interruption entre les deux pays.

Ce fut seulement en 1511 que les Portugais apparurent en Thaïlande, entrèrent en relations amicales avec ses habitants et obtinrent la permission de faire du commerce dans le pays. Un siècle plus tard, d'autres étrangers commencèrent à arriver : les Hollandais en 1604, les Anglais en 1612 et les Danois en 1621. Les Hollandais enseignèrent aux Thaïs l'art de construire les navires et les Anglais, dont plusieurs entrèrent au service du Roi comme officiers de marine, leur apprirent l'art de naviguer.

Les Espangnols arrivèrent à la même époque, mais ne séjournèrent que peu de temps en Thaïlande.

Presque au même moment, les Japonais s'établirent à Ayudhya en nombre assez important pour former un détachement de soldats que le roi incorpora dans son armée. Un de ces Japonais, Yamada Nadamasa, fit une brillante carrière. Les relations diplomatiques de la Thaïlande avec le Japon remontant au temps de Tokigawa Shogun.

Des missionnaires français s'établirent en Thaïlande dès le dix-septième siècle. En 1673, Louis XIV envoya à Phra Narai, roi de la Thaïlande, une première lettre dans laquelle il louait hautement l'hospitalité reçue par les missions françaises en Thaïlande.

C'est après avoir reçu cette lettre que Phra Narai décida d'envoyer une ambassade en France. Au mois de décembre 1680, al première mission

diplomatique Thaïe partit d'Ayudhya pour la France. Malheureusement, cette mission fit naufrage et les deuxième et troisième ambassades qui la suivirent ne quittèrent la Thaïlande qu'en 1684 et 1686. Louis XIV de son coté, envoya également deux ambassades, la première en 1685, sous la direction du Chevalier de Chaumont, la deuxième en 1687, sous la direction de MM. de la Loubère et Céberet. Ces deux ambassades conclurent des traités importants avec la Thaïlande.

Par leur présence dans le pays, ces missions et ambassades françaises furent le facteur de l'introduction de la culture occidentale en Thaïlande. Des écoles, des hôpitaux, furent fondés dans plusieurs villes. L'architecture européenne fut adoptée pour la construction des palais et des demeures. On peut encore voir des vestiges de cette architecture parmi les ruines de Lopburi.

Après la destruction d'Ayudhya par les

Birmans, les Thaïs ne cessèrent de guerroyer contre eux pour les chasser du pays. Cette époque coïncide avec la Révolution française et les guerres napoléonniennes. Aussi les relations de la Thaïlande avec la France comme celles avec les autres pays européens, furent-elles interrompues pendant quarante ans Elles ne purent être reprises que sous le règne du Rama II (période de Bangkok), qui monta sur le trône en 1809. Toutefois, elles ne furent définitivement établies par des Traités qui ouvrirent le pays au commerce étranger que sous le règne du quatrième roi de la dynastie régnante.

Aujourd'hui, la Thaïlande participe à toutes les conventions internationales importantes. Toutes les Grandes Puissances et beaucoup de pays européens ont signé des traités d'amitié et de commerce avec elle et entretiennent des légations et des consulats à Bangkok, sa capitale.

Le nouveau régime politique choisi et adopté par la Thaïlande lui assure une réelle stabilité et l'achemine rérsolument dans la voie du progrés. Avec la meilleure bonne volonté, la Thaïlande moderne cherche à régler ses rapports avec tous les autres Pays sur la base de la plus franche et de la plus cordiale coopération.

LA VILLE.

*B*angkok, la capitale de la Thaïlande, est facilement accessible par les voies de mer, de l'air. D'une part, en effet, de nombreuses lignes de navigation relient Bangkok à *Shonan*, à Hongkong et aux ports du Japon. D'autre part, il existe entre Penang et Bangkok une excellente voie ferrée. C'est en parlant de cette voie ferrée Thaïe que Lord Northcliffe a dit avoir fait "un des plus tranquilles et des plus confortables voyages qu'il puisse se rappeler". Enfin, en temps normal, les avions des lignes aériennes bien connues du *Dai Nippon Airways* de la K. L. M., de l'Impérial Airways et d'Air-France touchent régulièrement une fois par semaine à Bangkok.

*B*angkok est la plus grande ville du Sud-Est de l'Asie. Sa population est de 18 millions

habitants, dont 700.000 dans le cœur de la ville et le reste dans la banlieue. Pour décrire Bangkok, il suffit de citer ces quelques lignes de M. Mark T. Greene: "Bangkok est une capitale qui ne ressemble à aucune autre du monde. C'est une vaste ville offrant de vifs contrastes, où se combinent la vie moderne et les temps passés, où tout en jouissant du confort de toutes les commodités modernes, le touriste peut voir se dérouler à ses yeux, sans le moindre changement, la même vie que celle des siècles écoulés. A Bangkok, s'offre à lui un spectacle incroyable et qui tient du rêve, un kaléidoscope de couleurs qui ne le cède en rien à une fantaisie théâtrale cent mille fois multipliée. Après avoir en vain cherché l'Orient de ses rêves tout le long de son voyage de Suez à Shanghaï, il trouve enfin cet Orient à Bangkok, car Bangkok est la capitale de la Thaïlande et la Thaïlande est le cœur même de l'Orient."

พิมพ์ที่โรงพิมพ์ มหาวิทยาลัยวิชาธัมสาตร์และการเมือง
นายประสิทธิ์ ลุลิตานนท์ ผู้พิมพ์และผู้โคสนา
๑/๗/๘๕